

fusillé — M. le général d'Amade occupe maintenant ses loisirs, grâce à la pension de retraite que lui sert l'Etat, à écrire ses mémoires.

Naturellement, le général d'Amade prétend rejeter toute la responsabilité du mauvais débarquement à Gallipoli sur le général anglais Ian Hamilton auquel il était subordonné.

Cependant, il ne peut cacher que par suite d'un retard auquel l'amiral Guépratte ne fut pas étranger, le débarquement des troupes françaises se produisit bien après celui des troupes anglaises.

« Par suite de l'erreur de mouillage, écrit-il, l'envoi des moyens de débarquement s'était opéré à beaucoup trop grande distance... J'évalue à une heure le retard qui se produisit, une heure pendant laquelle le commandant du corps français traversa une épreuve assez cruelle pour son amour-propre, en face des Anglais dont les débarquements s'opéraient avec la précision que j'ai dit... »

Quel aveu ! Voilà un général qui ne cache pas le fond de ses pensées. Qu'importe que par suite de « l'erreur » de mouillage, les troupes restent une heure de plus sous le canon et les mitrailleuses de Gallipoli. Qu'importe que le débarquement s'accomplisse dans les pires conditions. Il s'agit bien de cela vraiment. L'amour-propre du général d'Amade souffre cruellement, parce que au cap Hellès, les troupes anglaises débarquent en ordre parfait. Ce ne sont pas les remords de tous ceux qu'il fit si légèrement assassiner à Gallipoli qui troubleront les veilles du général d'Amade.

L'AUTRE livre est d'une désarmante sottise et mérite vraiment d'être cité dans cette rubrique. Il a pour auteur le pieux général Cherfils. C'est tout dire. On sait le rôle de ce guerrier valeureux comme stratège de guerre à l'Echo de Paris. Le général Cherfils est de ceux qui ont fait la guerre de 1914 sur une grande carte de France en piquant chaque jour des petits drapeaux aux emplacements mentionnés par le communiqué.

Sans aucun doute, sa Guerre de la délivrance plaira à toute cette catégorie de patriotes « trop jeunes en 1870, trop vieux en 1914 », qui ne connurent rien d'autre de la guerre que les grandes discussions du « Café du Commerce » à l'heure de l'apéritif, et qui appelaient familièrement Joffre, grand-père.

Quant aux combattants, ils se divertiront jusqu'à ce que la colère les gagne, des radotages incohérents de ce confit d'eau bénite.

Le général Cherfils n'attribue-t-il pas, en effet, à la providence divine, la victoire de la France !

Pour lui, en 1914, la France, par la faute d'affreux francs-maçons, était dans un état d'impréparation incroyable, et mise en péril par des imprévoyances coupables. Elle n'a donc pu être sauvée que par une intervention du divin. Ledit divin aurait, en effet, inspiré à l'Etat-Major allemand des fautes tactiques formidables !

Nous savions déjà que la Marne était un miracle. Voilà que Cherfils nous apprend maintenant que le Saint Esprit est descendu lui-même dans le cœur de Joffre et de Foch pour leur inspirer « leurs traits de génie », puis qu'il les a quittés pour descendre dans le cœur d'Hindenburg et de Ludendorff, troubler leur intelligence et leur faire commettre des bourdes tactiques.

Fallait-il alors que les chefs français fussent de sombres crétins et les chefs allemands de clairs génies pour que Dieu le père lui-même ait été obligé de se mettre de la partie et rétablir l'équilibre.

Sacré Cherfils !

M. F.

LA TRAITE DES MUSES

Introduction à l'étude élémentaire du latin

Ce Monsieur Bézard bérardige de bien amusante façon. La réforme de l'enseignement secondaire est à peine votée que voici déjà tout prêt, comme par hasard — adorable hasard — une « méthode » accommodée à la sauce nouvelle. Ceux qui conservaient de petites illusions sur la petite révolution de Monsieur le ministre, n'ont qu'à feuilleter ce petit livre à l'usage des petits latinistes.

Ils y apprendront d'abord que le vieil Epitome Historiæ Graecæ des programmes de 1902 est tranquillement remplacé par l'Histoire Sainte. Les intentions de Monsieur Bérard et celles de Monsieur Bézard, n'ont — vous n'en doutez point « aucun caractère politique ». Le latin obligatoire est le contraire — ou à peu près — d'un mouvement réactionnaire. Ecoutez plutôt ce préambule : « L'Histoire Sainte, dans son éternelle jeunesse est lue, récitée, chantée par une moitié au moins des hommes qui vivent en ce moment sur la terre ». — Car ce sont seulement de mauvaises langues qui ont fait courir le bruit que la moitié, au moins, des hommes qui vivent en ce moment sur la terre, se soucient de l'Histoire Sainte comme un Bérard de la liberté de conscience. « La Bible exprime en termes simples des idées communes à toutes les braves gens. » Ramenons donc par le chemin du latin, la jeunesse à « l'éternel-Dieu » — et la France à la foi de ses ancêtres.

Il faut être — autant qu'un lecteur de Clarté — déformé par l'esprit de parti, pour aller chercher dans une inoffensive « Etude élémentaire du latin », tout un plan caché, hypocrite et répugnant d'abrutissement systématique. Feuilletons cependant, mes frères, ce manuel :

— Deuxième déclinaison : récitation de Dominus. Dominus, en votre temps, avait pour sens — dans le dictionnaire — « le maître » (de la maison). Monsieur Bérard — tout à la douce — a changé cela. Avec une majuscule, Dominus est devenu le seigneur. Et sur Dominus, l'enfant est invité à décliner : Sanctus Paulus. Suit un petit thème : « O Dieu ! Tu es grand et saint. Nous aimons le Dieu de Saint-Louis ». — Chers parents, qui êtes invités à surveiller le travail de vos fils, ne redoutez point que le bon Monsieur Bérard verse en leurs jeunes esprits des paroles subversives : « Le gendre aime la fille du beau-père, mais Caïn n'aimait pas Abel. — Les enfants sont souvent paresseux, mais le Dieu d'Israël est encore maintenant le Dieu des peuples de l'Europe et de l'Amérique.

Un peu de politique n'est pas à dédaigner, mais de politique discrète, spirituelle et proportionnée aux dix ans de votre élève : « Invictis victi victuri. C'est l'inscription gravée sur le monument aux étudiants de l'Université de Berlin tués pendant la grande guerre. Elle dit bien ce qu'elle veut dire. Elle le dit même trop bien, hélas ! Et comme il est nécessaire que plus que jamais, nos consuls renoncent à l'illusion funeste des dictateurs anglo-saxons ! Caveant consules ! Que nos ministres ouvrent l'œil ! » (p. 93.)

Vous entendez, ministres — et vous aussi, « dictateurs anglo-saxons ! » — et vous aussi, par-dessus le marché, parents stupides qui, revenus de la tuerie, en êtes encore au rêve anti-patriotique de guerre à la guerre. C'est le moment d'ouvrir l'œil.

— C'est le moment d'ouvrir aussi les manuels de Monsieur Bézard-Bérard, et de voir de quelles criminelles insanités, on veut — sous prétexte de latin obligatoire — empoisonner nos fils.

CHIL.